

C'est à lui que doivent probablement naissance ces saillies poétiques que le peuple attache souvent comme des actes de folle vengeance sur les murs de Rome, pendant la tenue d'un conclave (1); ces boutades humoristes connues en Italie sous le nom de brindisi, et ces arrêts, sous forme de sentence, dont la gravité doctorale déguise (2) adroitement le ridicule. Nous concevons le penchant de Léon X pour cette ironie poétique qui faisait la guerre aux travers humains sans toucher aux personnes (3).

Berni fit école à Rome. Jean de la Casa, Ange Firenzuola, Fr. Molza, Pierre Nelli ont marché sur ses traces, mais n'ont pu le faire oublier. Comme tous les imitateurs, ils ont exagéré les défauts du modèle. Le maître n'est que caustique, le disciple s'est fait libertin. Berni lui-même donna plus tard, dans ses Capitoli, de tristes exemples de dérèglement d'esprit; il était vieux alors. Ses amis se réunissaient ordinairement dans les jardins d'Uberto Strozzi, de Mantoue, qui possédait à Rome une belle villa (4). Sébastien del Piombo, le peintre, et d'autres artistes en faisaient partie, et probablement Michel-Ange. Sébastien disait à Berni: « Buonarrotti ne cesse de répéter que son marbre n'a pas comme vos vers la puissance de donner l'immortalité (5). » La poésie burlesque inventée par Berni ne fit pas seulement fortune en Italie, elle traversa les Alpes. Au delà

dans sa Dissertation sur la comédie improvisée. — Foreign Rev., 1829.

(1) Le succose composizioni poetiche che i Romani produssero durante i conclavi, debbono alla Bernesca Accademia la sua origine. — Mss. della Bibl. Barberini, fasc. 3, p. 17 e seg.

(2) Leone X non poteva saziarsi dell' interna compiacenza che provava del suo felicissimo incremento, e del suo pronto operare a dilatamento della civiltà che formava la principal cura del cuore del papa. — Mss. Barberini.

(3) Ginguéné, Histoire litt. d'Italie, t. IX, p. 172.

(4) Ginguéné, Histoire litt. d'Italie, t. IX, p. 172.

(5) E dice che la vita de' suoi marmi non basta a fare il vostro nome eterno come lui fanno i vostri divini carmi.

des Pyrénées, elle semble avoir inspiré Cervantes; au delà des mers, Sterne; au delà des rives du Rhin, quelques-uns des réformateurs.

Quand on assiste à ce grand combat des théologastres de Wittemberg contre les moines de Cologne, il est impossible de ne pas reconnaître que l'Italie a prêté, dans cette lutte, plus d'une arme au protestantisme. Au moment où Luther vint en Italie, le rire était déjà à la mode: Pontano s'en servait. Il est probable que dans le couvent des Augustins, où il se tenait caché, quelques-unes des facéties du Napolitain seront tombées dans les mains du Saxon.

Son Eckius, son Edmondanus; son Hogstraet, son Latomus, sont calqués sur les héros des satiriques italiens. Luther n'a pas trouvé un seul péché que les Napolitains n'aient imaginé, mais pour s'amuser; tout au plus peut-il se vanter d'avoir introduit dans ses dialogues Satan, auquel n'avaient guère pensé ses devanciers. Il est malheureux qu'il ait trop tôt traversé les Alpes; Berni lui aurait enseigné, peut-être, l'art de rire sans grimacer; mais nous doutons qu'il eût voulu profiter des leçons du maître. C'est justement cette grimace qui faisait de l'effet sur ses auditeurs habituels: le paysan de la montagne du Poltesberg n'aurait pas compris, à cette époque, la fine plaisanterie de Berni; la grossièreté de l'image était, à ses yeux, une preuve de plus de l'inspiration du Saint-Esprit. Eck, sur les rives de la Mulda, passait pour un damné; sur les bords de l'Arno, ou sur le quai de la Chiaja, le malheureux, immolé par Politien ou Pontano, pouvait se promener sans crainte d'être insulté par la multitude; le poète ne jouait pas, comme Luther, le rôle d'apôtre.

On ne connaîtrait pas Berni, si l'on ne voyait en lui qu'un satirique qui, selon Crescimbeni, ne reconnaît d'autres maîtres, dans son genre, que Dante et l'Arioste (1). Gravina remarque avec raison qu'il a, dans plusieurs de ses pièces,

(1) Crescimbeni, l. c., p. 25.

la grâce de Catulle (1). La Crusca le range parmi les *testi* de la langue italienne (2). Foscolo préférait l'Orlando innamorato refait par Berni, au Furioso de l'Arioste. Son style a quelquefois la douceur de la musique (3).

VIDA.

Un jour Giberti (Jean-Mathieu), l'évêque de Vérone, lisait à Léon X quelques pages du poème des Échecs : *De Ludo Scacchiaie* (4). Le pape écoutait attentivement, émerveillé du bonheur d'expression avec lequel l'auteur avait rendu des détails techniques qui semblaient rebelles à l'art du versificateur. Tout à coup, à la vue de ces pions qui se meuvent, parlent, agissent comme les héros de l'*Énéide*, le pape s'écria qu'il fallait avoir un Dieu dans le corps pour animer ainsi une figure taillée dans le bois (5). Il voulut connaître le nom du thaumaturge, et il apprit qu'il s'appelait Jérôme Vida, chanoine du monastère de San Pietro del Po, à Cré-

(1) Gravina, Rag. poet., lib. II, § 24.

(2) Hallam, Histoire de la littérature de l'Europe pendant les xv^e, xvi^e et xvii^e siècles. Paris, 1839, t. I, in-8°, p. 422.

(3) Cominciano i Poeti dalla destra
Parte dell' anno, e fanno venir fuori
Un castron, coronato di ginestra.
Cuopron la terra d'erbette e di fiori;
Fanno ridere il cielo e gli elementi.
Vogliono ch' ognun s'impregni e s'innamori :
Che i frati all' hora usciti de' conventi,
Ai Capitoli lor vadano a schiera
Non più a due a due, ma a dieci a venti.
Fanno che 'l pover asin si dispera
Ragliando dietro alle sue innamorate,
E così circonservon Primavera.

— Capitolo 1^o della peste, p. 13, Op. In Venetia, per Dominico Giglio.

(4) Faballi, Orat. de Vidâ.

(5) Porrò res adeo nova et explicatu difficillima tantâ carminum majestate atque elegantia exponi haud potuit, nisi ab eo qui divino ingenio præditus sit. — Fabroni, p. 174-175. — Faballi, Orat. de Vidâ.

mone, sa ville natale; que, depuis la mort de Jules II, il habitait Rome, où il cultivait les sciences théologiques; qu'il était d'une conduite exemplaire, simple dans ses goûts, passionné pour l'étude, et cherchant ses inspirations sous les beaux pins dont les jardins de Martial étaient remplis. Le lendemain Giberti présentait son favori à Léon X. Vida n'ignorait pas qu'il allait trouver dans Sa Sainteté un poète et un amateur d'échecs. Il n'est pas étonnant qu'il tremblât. Mais il se rassura bien vite quand il entendit le pape réciter quelques vers de l'épique sur la mort de Séraphin Aquilano, début de la muse de Crémone. On causa de poésie pendant quelque temps. Léon X, malgré toutes ses sympathies pour l'antiquité, croyait le moment venu où le poète devait quitter cet Hélicon, vieux de plusieurs mille ans, pour gravir le Golgotha. « Il y avait, disait-il, une épopée magnifique enfermée dans la crèche de Bethléem, la *Christiade* (1), c'est-à-dire le monde échappant au démon; l'humanité coupable rentrant en grâce auprès de Dieu et réhabilitée par le sang de Jésus; la croix, symbole et instrument de civilisation. Arrière les livres païens! Il n'y a qu'un livre que le chrétien doit ouvrir pour y chercher des sujets dignes d'un enfant de Dieu. » Cette idée grande et majestueuse sourit au poète, qui promit à Léon X une épopée, et sur-le-champ se mit à l'œuvre; « œuvre périlleuse, comme il le dit, et qu'il n'aurait jamais entreprise si deux grands papes de la famille des Médicis, Léon X et Clément VII, ne lui eussent, l'un indiqué le sujet du poème, l'autre assigné le terme où devait paraître l'épopée (2). »

(1) Fabroni, l. c., p. 175.

(2) Quisquis es, auctor te admonitum vult se non laudis ergo opus adeo periculosum cupidè aggressum; verùm et honestis propositis præmiis à duobus summis pontificibus demandatum seito: Leone X prius, mox Clemente VII, ambobus ex Etruscorum Medicum clarissimâ familiâ, cujus liberalitati atque industriâ, hæc ætas litteras ac bonas artes, quæ planè extinctæ erant, excitatas atque reviviscentes debet. — Præfatio ad Christ.

Le pape avait compris qu'au poète biblique il fallait un monde qui ne ressemblât pas à celui de la Rome antique, une sorte de Thébaïde où la divinité mythologique ne posât jamais le pied, à l'abri de la poussière et des distractions des grandes cités; une retraite pleine de beaux arbres, d'eaux écumeuses, de doux silence. Il l'eut bien vite trouvée. Le prieuré de Saint-Sylvestre, à Frascati (1), était vacant : il y nomma Vida, et Vida se mit en route après avoir pris congé, d'abord de Sa Sainteté, puis de Giberti, son protecteur; puis de Bembo et de Sadolet, qui probablement enviaient son bonheur. Ils avaient raison, car il venait de trouver « des arbres touffus, des sources d'eaux vives, des cascades, de la mousse, un notus frémissant à travers le feuillage de ces pins qui viennent si bien sous le soleil de Rome (2). » Que pouvait-il désirer de plus? C'est là, dans ce fortuné séjour, que le poète commença sa *Christiade*. Quand il était content de lui, il prenait le chemin de Rome, allait droit au Vatican, et demandait à parler à Sa Sainteté. En qualité d'humaniste, il avait ses livres entrées au palais pontifical. On assure que, lorsqu'il entendit l'invocation du premier chant, Léon dit tout haut :

Cedite, romani scriptores, cedite, graii!
Nescio quid majus nascitur Iliade (3).

Distique, du reste, dont on a salué chaque poème épi-

(1) Tiraboschi, St. della lett. it., t. VII, p. 1433.

(2) Me me rura juvant mea
Optatoque diu perfruor otio,
Per te quod peperit mihi,
Giberte, ô animi sola quies mei,
Pro quo mille adeam neces.
Nunc æstus vacuum glandifero juvat
Evitare sub ilice;
Nunc audire noti murmura garruli;
Densas per nemorum comas
Haud longè scatebris fontis ab algidi.

(3) M. Souquet de la Tour, la *Christiade* de Vida, in-8°. Paris, 1826, Préf.

que né depuis Homère, qui restera toujours sans rival.

Il ne faut pas prendre à la lettre le compliment de Léon X : comme humaniste, le pape n'était pas infaillible. Sans doute il y a dans l'œuvre de Vida de grandes beautés, et des beautés diverses, de style, de pensées, d'idées; mais, à tout prendre, l'eût-il écrit dans la langue italienne, avec cette pureté de diction que possédaient Berni, l'Arioste, Bembo, nous doutons qu'il eût détaché un seul diamant de la couronne d'Homère. Toutefois il ne faut pas oublier que le Tasse a copié presque textuellement de Vida la peinture de l'assemblée des démons qui ouvre le 4^e chant de la *Jérusalem délivrée*, et la harangue de Pluton. C'est la plus belle louange qu'on puisse faire du talent de Vida. Ailleurs, il emprunte à l'un des hymnes du prier une délicate comparaison, ou plutôt un véritable tableau : le vase enduit de miel que le médecin présente aux lèvres du malade (1).

La grande image du Pandémonion que Milton avait tirée du Tasse appartient à Vida; on connaît cette strophe de la *Jérusalem* :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne.

On en retrouve l'expression dans le poème de la *Christiade* :

..... Ecce igitur dedit ingens buccina signum
Quo subito intonuit cæcis domus alta cavernis
Undique opaca, ingens; antra intonuere profunda,
Atque procul gravido tremefacta est corpore tellus (2).

Ce que personne n'aurait pu dérober à Vida, c'est son

(1) Haud secus admotâ qui morbis arte medentur,
Ne gustu horrescat languens medicamen amarum
Melle linunt super; et dulci sub cortice condunt.
Hym. 5, v. 151.

(2) Raynouard, Journal des Savants, mars 1820, p. 146. — De Fall.,

inaltérable douceur de caractère, sa piété sans faste, son amour pour son vieux père, sa reconnaissance pour Giberti son protecteur, son culte pour Léon X. Au milieu de toutes les séductions de la nature qui l'enchaînèrent plus tard à Frascati, il aimait en imagination à revoir les lieux de sa naissance, à baiser au front sa mère, à presser sur son cœur les blancs cheveux de son père. Il a peint en vers touchants les angoisses d'un fils à leurs derniers instants (1). Le poète paraît dans cette scène suprême au moment où, comme l'oiseau voyageur, il rentre dans le nid paternel, pour jouir de la surprise de ses parents, leur montrer les marques de dignités que lui conféra son souverain, leur crier : « Me voici ! » et tomber dans leurs bras. Les souvenirs de piété filiale reviennent souvent dans les récits de Vida, et portent véritablement bonheur au poète, qui possédait une qualité assez rare chez les écrivains de sa nation, la mélancolie (2).

Quand il aimait, c'était de toute la force de son âme. Un

par Madame de Staël, 2^e partie, t. I, ch. XII.— Salfi, Hist. litt. d'Ital., t. X, p. 270.

Le Tasse a fait d'autres emprunts à Vida, que M. Raynouard indique dans le Journal des Savants :

CHANT IV, STANCE XXXII.

Come per acqua o per cristallo intiero
Trapassa il raggio, e nol divide o parte;
Per entro il chiuso manto osa il pensiero.
Si penetrar ne la vietata parte.

Vida avait dit dans un hymne adressé au Christ :

Quale vitrum radiis penitus sol transit adactis,
Illæsoque domûs subit interiora metallo,
Intimaque illustrans penetralia lumine vestit.

(1) Gelelmi Vidæ et Leonæ Oscasalæ parentum manibus.— Vidæ op. Genevæ, 1605, in-16, p. 541.

(2) Heu genitor mihi adempte, repens, heu mater adempta;
Non ego vos posthac, non amplius ora videbo,
Cara : semel saltem ah ! licuisset utrumque tueri,
Ante obitus, vestræque oculos saturare figurâ
Congressuque frui, farique novissima verba.

jour Giberti venait de quitter Rome pour aller au loin remplir des missions dont le pape Clément VII l'avait honoré. Ce fut un coup terrible pour le cœur de Vida, qui ne put dire adieu à son noble ami : les sanglots l'étouffaient. Après les larmes viennent les vers, et ils sont attendrissants : « Reviens, dit Vida, reviens bien vite ; peut-être que, lorsque tu seras de retour, j'aurai dépouillé mon enveloppe mortelle ; mais je ne te quitterai pas : mon âme t'accompagnera sur les montagnes de neige et sur les pics de glace. Si, dans ta patrie, ma tombe s'offre à tes regards, donne à mon ombre un souvenir ; car je ne te demande pas des larmes, ce serait trop de vanité ! Tu diras : J'aimai jadis cette poussière, et la terre me sera légère, et je dormirai en paix dans la mort (1). »

Vida eut un jour une tentation belliqueuse. Léon X encourageait les princes chrétiens à se liguier contre les Turcs. Le poète rêvait déjà la chute du croissant, et dans sa joie il voulait s'associer à ce triomphe des armes chrétiennes.

« Oui, disait-il à Léon X, j'irai où m'appelleront Bellone et Mars ; le païen est revenu. De mon glaive flamboyant j'enfoncerai les escadrons ennemis.—J'ai du cœur, du sang, de l'audace, du sang-froid : le barbare tombera sous mes coups (2). »

Vida se rappelait qu'il avait étudié à l'école de Jules II. Nommé par Clément VII évêque d'Albe, dans le Montferrat, un jour, du haut des tours de son église, il voit venir les

(1) Mi sat erit tacito tecum si pectore dices :
Et nostri non est expers hic pulvis amoris :
Tum mihi terra levis, placidâ tum in morte quiescam.
Jo. Matthæo Giberto, Op., p. 539.

(2) Ibo quò Bellona vocabit et Mars
Hostium irrumpens cuneos ahenâ
Luce coruscus.
Est mihi pectus, mihi sanguis, est vis
Vivida, est præsens animus, trementes
Barbari bellum, atque cadent meâ sub
Cuspide reges.

Leoni X, Pont. max., l. c., p. 536.

Français, qui se jettent en furieux sur la ville, emportent le rempart, surprennent les Impériaux qui fuient de toutes parts. L'évêque n'a pas peur; il avait fait ses campagnes dans son poème des *Échecs*. Il réunit les habitants, les harangue, fait sonner la charge, repousse les Français et délivre la cité. Mais bientôt la famine se fait sentir dans Albe, qui manque de pain; l'évêque vend jusqu'à son dernier vêtement pour en procurer aux malheureux, et, de peur que le fléau ne vienne de nouveau affliger la ville, il sème des fèves dans les champs voisins et jusque dans le jardin de l'évêché, et s'adressant à la terre: « O terre bienfaisante! dit-il, garde-toi de tromper la semence que ma main te confie. Du haut de mon palais, je promènerai bientôt les yeux sur la plaine, et mon cœur battra de joie à la vue des malheureux, dont l'un cueillera, l'autre mangera, un autre encore emportera sur ses épaules ces vertes dépouilles (1). »

Les fèves prospérèrent: au printemps suivant, le champ désolé était couvert de milliers de petites fleurs blanches, gage assuré d'une abondante moisson, et le bon évêque bénissait la Providence. Il était sûr que ses pauvres ne mourraient pas de faim. A midi, la cloche du palais sonnait, et l'on voyait arriver les commensaux ordinaires de Vida, des indigents auxquels il distribuait la nourriture quotidienne, puis il se mettait à table. Il ne mangeait qu'une fois par jour, et jamais de viande ni de poisson. Il avait écrit au-dessus de sa salle à manger: « *Étranger, si tu n'as pas peur d'un plat de légumes, viens, assieds-toi près de moi* (2). » L'étranger n'acceptait pas l'invitation (3).

(1) M. Souquet de la Tour, la *Christiade* de Vida, in-8°. Paris, 1826, Préface.

(2) Hospes, si olus dapesque inemptas non piget
Cœnare, mecum acumbere, personam exue;
Naturâ disces quantuli indigeat cibi,
Ne transmarinis sit opus apparatibus.
— In cœnaculo villæ suæ Roncianæ.

Marci Hiero., *Vidæ crem.* Alb. ep. Op. Genevæ, 1605, p. 555.

(3) V. Cas. Scalig. in *Hyper.*, seu lib. vi *Poëtices*. — Olaus Borri-

SANNAZAR.

En 1501, toute une famille de princes se trouvait réunie sur le rocher d'Ischia: c'étaient Frédéric d'Aragon, roi de Naples, qu'Alexandre VI venait de priver de ses États, qu'il partageait entre les rois de France et d'Espagne (1); la reine Isabelle sa femme et ses nombreux enfants; la sœur de ce prince, veuve de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et sa nièce Isabelle, veuve de Jean Galéas, duc de Milan.

Naples venait de tomber dans les mains des Français, et le monarque, abandonné de ses sujets, était réduit à conclure avec d'Aubigny un traité en vertu duquel il pût se retirer dans l'île d'Ischia. Le cœur se serre en voyant si lâchement trahi un prince comme Frédéric, qui s'appliqua pendant son règne à faire fleurir les arts, à protéger les lettres, à soulager l'indigence, à rendre bonne justice à ses sujets. Qu'avait-il fait pour mériter une si noire ingratitude? L'histoire en a vainement cherché les motifs. La devise de Frédéric était: *Oubli du passé: Recedant vetera*; et il avait bien souvent pardonné.

Dégoûté de la royauté, il voulut la quitter comme il l'avait prise, sans peur et sans reproche. Il aurait pu continuer une lutte où le courage ne lui aurait pas fait défaut; il préféra le repos au trône. Muni d'un sauf-conduit de Louis XII, il quitta les rochers d'Ischia, et fit voile pour la France, où, sous le nom de duc d'Anjou, il devait recevoir un tribut annuel de 30,000 ducats. Que les flots et les vents soient propices au vaisseau qui porte le dernier rejeton de cette maison d'Aragon, à laquelle Naples dut pendant tant

chius, *Dissert. III de poet. lat.*, n° 117. — René Rapin, *Réflex. sur la poésie*.

(1) Dumont, *Corp. dip.*, vol. III, p. 1. — *Bibl. degli Scritt. Napol.* — Giambattista Crispo da Gallipoli, *Vita di Sann. Nap.* 1720.

d'années ses splendeurs ! Si vous jetez les yeux sur le pont du bâtiment, vous apercevrez d'abord le prince que Giannone regarde comme le restaurateur des lettres antiques, gloire qu'il partage avec Ferdinand son père (1) ; puis quelques rares domestiques fidèles au malheur, car Frédéric a laissé sa famille à Ischia (2) ; et, près de l'exilé, un poète qui a vendu deux belles terres patrimoniales pour subvenir aux besoins de son maître : c'est Sannazar (Jacopo Sannazaro) qui s'exile avec celui qu'on nommait hier Frédéric d'Aragon, et salue Naples en beaux vers.

« Parthénope mes amours, douce sirène, adieu ; jardins enchantés, demeure des Hespérides, adieu ; adieu, Mergellina, n'oublie pas Sannazar, et reçois cette guirlande, tribut des regrets d'un maître qui n'a rien autre à te donner. Salut, ombre de ma mère ! salut, ombre de mon père ! acceptez l'hommage de mon encens. Vierge de Fornello, ne taris pas pour moi ton fleuve favori, et que le sommeil me rende l'image et la fraîcheur de tes eaux absentes ; qu'il accorde à mon corps fatigué de chaudes ombres et un doux zéphyr ; que les autres fleuves répètent ton agréable murmure, car je pars pour l'exil, exilé volontaire (3). »

Qu'étaient devenus ces jours heureux où le poète, pour amuser Ferdinand et son fils Frédéric, improvisait dans la langue des lazzaroni de petits drames à l'imitation de ceux que joue Polichinelle dans les baraques de la place du Largo di Castello ! Des palais des princes ils passaient bien

(1) Principe cotanto saggio di molte lettere adorno, che a lui non men che a Fernandino suo padre, deve Napoli il ristoramento delle discipline e delle buone lettere. — Lib. xxix, cap. 4.

(2) Vie de Sannazar, par le marquis de Valory, en tête de l'Enfantement de la Vierge. Paris, 1838, in-8°, p. 44-45.

(3) Parthenope mihi culta, vale ; blandissima siren,
Atque horti valeant, Hesperidesque tuæ ;
Mergellina, vale, nostrî memor ; et mea flentis
Serta cape, heu domini munera avara tui.
Maternæ salvete umbræ, salvete paternæ !.....
Epigr., lib. III, ep. 7, edente Comino.

vite dans la rue, où le peuple s'amassait pour les entendre. Les historiens de cette époque ne parlent qu'avec transport d'une *farsa* qu'il composa à l'occasion de la conquête de Grenade, et qui fut jouée en 1492, en présence d'Alphonse, duc de Calabre, au château Capuano (1).

C'est une étude curieuse que celle de cette *farsa*, où l'on trouve en germe la comédie italienne, dont Bibbiena, dans sa *Calandra*, peut passer pour le créateur. En plus d'un passage, on reconnaît le malheureux penchant de Sannazar pour la satire. Il traite Mahomet, un des héros de la pièce, comme il traita plus tard Politien.

Frédéric avait choisi pour exil la ville de Tours : il y resta jusqu'en 1503, époque de sa mort. De ce petit nombre de serviteurs montés avec leur prince sur le vaisseau napolitain, un seul fut jusqu'à la fin fidèle au malheur. Ce fut encore notre poète, qui, après avoir fermé les yeux de son maître, quitta Tours et prit le chemin de l'Italie, emportant avec lui divers manuscrits d'Ovide, de Grätius, d'Olympius Némésien, de Rutilius Numantianus, de Martial, d'Ausone, de Solinus (2). Il retrouva sa belle Parthénope, et sa Mergellina (Mergogliano), assise sur la colline du Pausilippe, et cette petite source dont il aimait à entendre le murmure, et où le pêcheur venait si souvent autrefois se désaltérer (3). Le vainqueur avait respecté la maison du proscrit. Ce fut un jour de fête pour Naples et les membres de l'Académie de Pontano, que celui où Sannazar leur fut rendu. On vit arriver pour embrasser l'exilé : Jérôme Carbone, Thomas Fusco, Rutilio Zenone, le duc Antoine Carbone, Cariteo, André Matheo, Pierre Summonte.

L'Arcadie, qu'il commença fort jeune et termina en

(1) De Angelis, Biograph. universelle, art. Sannazar.

(2) Salfi, Continuation de l'hist. d'Italie, par Ginguéné, t. X, p. 90.

(3) Est mihi rivo vitreus perenni
Fons, arenosum prope littus, unde
Sæpe discedens sibi nauta rores
Haurit amicos.

France (1), parut à Naples en 1504, un an après le retour de l'auteur dans sa patrie. C'est un roman mêlé de prose et de vers, ainsi que l'Ameto de Boccace et les Asolani de Bembo, et où Sannazar emploie fort heureusement le vers que les Italiens appellent *sdrucchiolo* (2); il fit une vive sensation en Italie.

Florence, qui n'aimait rien de ce qui venait de Naples, applaudit néanmoins à l'heureuse pureté de style dont Sannazar avait fait preuve dans son poème. D'habiles connaisseurs, entre autres Tiraboschi, disent qu'après trois siècles l'Arcadie est restée comme une des belles inspirations de la muse italienne.

Le vers de Sannazar est harmonieux, souple, gracieux, trop élégant peut-être. Le naturel n'est pas la qualité de l'auteur. Sannazar aime à briller, et ses bergers ressemblent un peu à ceux de Fontenelle. Aux époques de renaissance littéraire, l'écrivain fuit la simplicité avec le même soin qu'il aurait mis en d'autres temps à la chercher. Sannazar imite beaucoup plus qu'il ne crée, et plus l'imitation est apparente, plus il croit au succès. Il est heureux quand on le compare à quelqu'une des gloires des âges primitifs de la littérature : il faut qu'il descende de Virgile au moins. Le plus grand reproche qu'on parut adresser à l'Arioste, c'est que sa poétique ne se trouvait pas dans Aristote, que ses héros ne ressemblaient pas à ceux d'Homère, et que ses mondes étaient inconnus des anciens. A ce Christophe Colomb de l'épopée romanesque, on faisait un crime des terres nouvelles qu'il avait découvertes.

Il faut reconnaître que Sannazar a cherché sincèrement, sinon dans l'expression, du moins dans la fable, à donner une physionomie nouvelle à l'églogue. Dans Virgile, c'est

(1) Elle fut publiée à Venise en 1502, sans l'aveu du poète. — De Angelis, Biographie univ., art. Sannazar.

(2) Salfi, Contin. de l'histoire litt. d'Italie, par Ginguené, t. X, p. 92-93.

un drame pastoral qui, d'ordinaire, a pour horizon l'ombre de ces beaux pins qui, depuis dix-huit siècles, élèvent leur parasol de verdure dans les campagnes de Rome. Avant Sannazar, d'autres s'étaient essayés dans la poésie bucolique, particulièrement Benivieni, chanoine de Florence, qui fit de ses bergers de véritables platoniciens (1). Sannazar, comme le remarque l'Arioste, imagina d'enlever les Muses à leur montagne et de leur donner pour habitation le sable de la mer (2).

L'idée est peut-être neuve, mais n'est pas heureuse : d'abord le poète a rétréci le cadre de ses drames ; la mer, même avec son espace immense, ne saurait fournir cette variété inépuisable d'images que donne le spectacle de la vie du pasteur, au milieu des vallons, des montagnes et des forêts. Ensuite le pêcheur, qu'il emploie comme acteur, est un être que beaucoup de ses lecteurs n'ont pu voir et qui ne doit intéresser que médiocrement. Chacun de nous peut vérifier l'exactitude des peintures de Virgile et de Théocrite : vienne le printemps, les champs sont à nos portes. Mais le héros de Sannazar, qui donc ira le chercher sur la mer ? Toutefois, remarque M. Charpentier, il y a des effets ravissants dans ces coups de filet lancés au soleil couchant sur des flots rougeâtres ; dans cette petite barque qui s'avance orgueilleusement vers le rivage, avec sa pêche miraculeuse ; dans cette vie du batelier, au bruit des orages. Sannazar les a rendus souvent en peintre et en poète (3). Scaliger ne l'a peut-

(1) Ridono i prati, ove le luci sole
Floria mi volge, e incoronar si vede
L'erba di bianche, e pallide viole.
Egloghe co' loro argoment. Fir. 1481.

(2) Giacomo Sannazar ch' alle Camene
Lasciar fa i monti ed abitar le arene.

Furioso, St. 17, dern. chant.

(3) Hos omnes ingenuitate, simplicitateque dictionis, et bucolici affectus amoenitate superavit, vir ingenii perelegantis, et blandissimâ scribendi dulcedine commendatissimus Sannazarius. — De sermone pastorali.